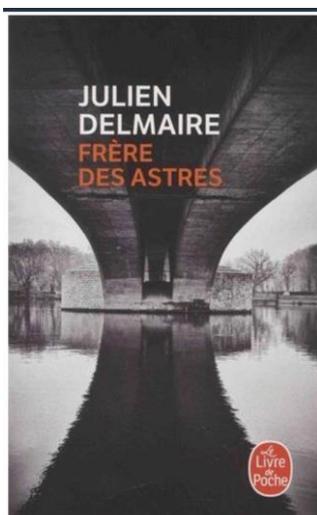


Les recensions de la boutique

N° 40

Monastère N-D d'Hurtebise



Julien Delmaire

Frère des astres

Poche, 2018, 192 pp.

Une fois son père « adoré » mort (du cancer) et enterré, sa mère égarée entre une kyrielle d'enfants, des amours bizarres et alcoolisées, et une dépression rémanente, Benoît, que plus rien ne retient à la maison, mais qui se sent au contraire appelé à rejoindre un « ailleurs » improbable, part. Il s'en va sans haine et sans violence, sans remords non plus, et sans révolte particulière. Il n'en veut à personne, ni à sa mère, ni à l'homme qui la tient sous sa coupe, d'autant moins que, contrastant avec la dureté voire la brutalité du monde qui l'entoure à Amettes, dans le Nord de la France, il étonne plutôt par la douceur dont chacun de ses gestes est empreint. Benoît dénote. Littéralement incapable de faire du mal à une mouche, il cherche dans la nature des éclats de lumineuse bonté – auprès des arbres qui lui assurent l'ombre ou des animaux qui lui offrent leur affection. On dirait qu'il écrit d'autant mieux avec ses pieds que ses mains, elles, sont incapables de tracer correctement les chiffres et les lettres : une pauvreté qui contribue à l'exclure d'un système auquel il ne comprend rien, et qui le pousse à jeter toutes ses forces ailleurs, sur les chemins, sans conséquences apparemment...

Benoît marche. Il ne va pas nulle part ; il ne va pas quelque part : il met un pas devant l'autre en quête de ce qui pourra étayer son éblouissement, la beauté et la bonté qui partout se révèlent, surtout là où l'on ne les attend pas. Benoît parcourt les chemins de révélation en révélation. Et pour le raconter, pour raconter la naïveté (au sens strict du terme : l'art de naître) de son personnage, Julien Delmaire donne tout ce qu'il a, c'est-à-dire, en l'occurrence, son grand art de peindre des atmosphères, des ambiances originales, son excellente manière de photographier des portraits inouïs, des petites foules si discrètes qu'on les voit à peine, de faire jouer entre elles les couleurs vives d'émotions parfois si contrastées.

En cours de route, d'Amettes en Artois, à Paris, à Amiens, croisant sans doute le chemin de Compostelle, filant Dieu sait où, les yeux rivés au ciel, cherchant les étoiles dont il se fait des compagnes aussi sûres que les grains de son chapelet, Benoît prie :

« Rosaire des ruines. Bénies soient la terre d'Artois, la terre gluante du Hainaut, la terre sucrée du Cambrésis. Bénis les cieus des Flandres. Bénies la Côte d'Opale, les falaises scalpées par le vent. Bénies la Picardie mentale qui recueille les lueurs orphelines. Bénis soient les houillères, les pétales silicosés, les cokeries muettes, les fosses à purin, les cages à lapins. Bénis les femmes et les hommes d'ici, leurs bonheurs et leurs peines. » (49)

Rien n'échappe à sa prière – qui lui donne en outre la force de promener son innocence dans les territoires glauques de la délinquance urbaine ou près des hauts lieux de dérégulation absolue et de la misère ordinaire... Mais qui lui permet aussi, à travers tout, de croiser des visages lumineux et de profiter quelque peu de leur aura et de leur sympathie.

Il prie comme Benoît-Joseph Labre (1748-1783), originaire d'Amettes, lui aussi, et qui lui sert évidemment de modèle ! Un saint auquel André Dhôtel a consacré un ouvrage d'une intelligence spirituelle et d'un enthousiasme à couper le souffle ! Inapte aux études, convaincu d'avoir été appelé au sacerdoce ou à la vie religieuse, rejeté de tous les séminaires, de toutes les congrégations et couvents auxquels il s'adresse, Benoît-Joseph, dont rien ne peut décourager la quête éperdue de Dieu, se met à sillonner la France et l'Europe, tissant une toile de prière serrée (une tunique de sainteté ?) entre une série impressionnante de lieux de culte qu'il visite, quitte, auxquels il revient parfois, pour partir ailleurs, décharné et éblouissant, surprenant de douceur et de patience.

Julien Delmaire imagine un Benoît-Joseph contemporain, un peu perdu dans les grandes villes qu'il traverse, vouées à la vitesse, à la communication tous azimuts, de surcroît largement déchristianisées et soumises à toutes sortes de pressions (professionnelles, idéologiques, mimétiques, ethniques...) inimaginables au XVIII^e siècle – et cela donne : « frère des astres ». Comment ne pas jouer avec un tel titre ? *Frère des astres*, sublime ! Mais aussi *frère désastre*, que sa candeur jette dans toutes sortes d'histoires foireuses où sa vie finit par ne plus tenir qu'à un fil... Et puis, « désastre » et « désir » sont parents : désirer, c'est revenir de ce qui nous sidère (et aussi bien nous séduit : les étoiles, les astres) et risque tant de nous rendre désastreux... Désirer sans désastres, n'est-ce pas tout le sens de la quête de Benoît ?... Marier le désir et la (auto-)dérision ?...

« Le pèlerin remonte la presqu'île (il est à Lyon) et, après la place des Jacobins, parvient devant les marches de l'église Saint-Nizier. La bâtisse est modeste, aux dimensions d'une paroisse de quartier (...) des sans-papiers en rupture de longitudes se sont couchés sur les dalles du transept. Le pèlerin, au contact de la pierre, sait que l'enceinte n'a pas été désertée. Le Maître est là, derrière la porte de bois. Benoît psalmodie, à voix basse, avec la certitude d'être entendu. Il se fait l'intercesseur du saxophoniste de l'avenue, prie pour sa bonne fortune. Benoît dit le nom du Père, celui du Fils et de l'Esprit Saint. Il trace sur l'horizon un signe de croix et une clé de sol. » (pp.127.8)

Jean-François Grégoire